

Songez donc! l'“Aiglon” a fait longtemps chaque jour ses 2,200 dollars, ci \$260 de droits, et “Cyrano” ses 2,000 dollars, ci \$240. En sorte que l'heureux poète empoche quotidiennement, 500 dollars,—un budget de roi.

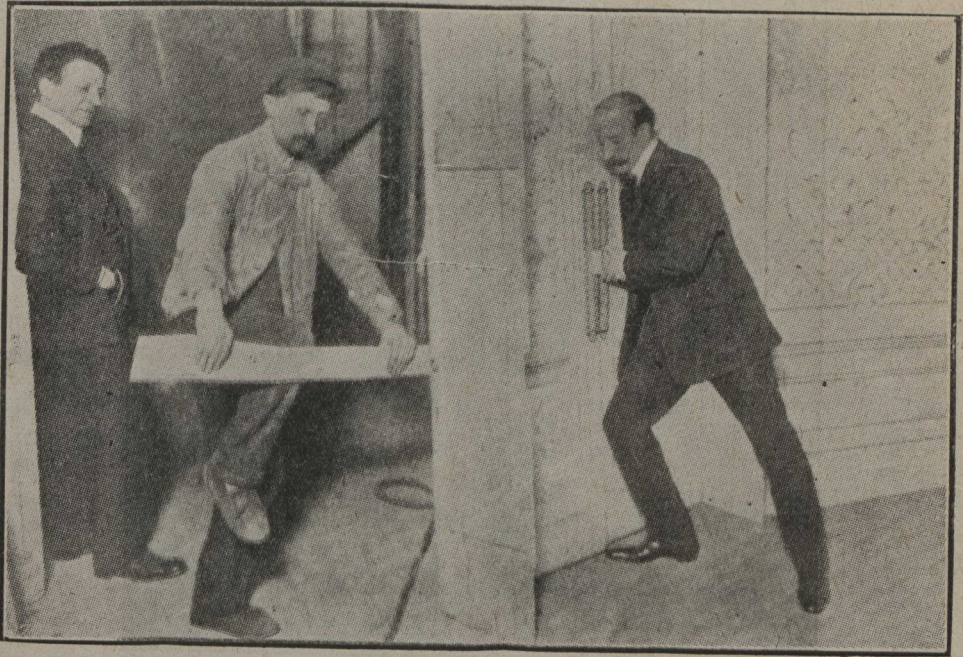
Ces gains sont tout modernes; au début du dix-septième siècle, Hardy touchait “trois écus” par pièce. (1.90).

Plus tard, Corneille exigeait davanta-

pour “Andromaque”; Quinault, à son début, n'en toucha que cinquante.

Souvent, le poète, par magnanimité, ne demandait rien. Quand il demandait, il recevait peu. L'“Alcyonée”, du Du Ryer (1639), fut achetée à raison de 40 cents le cent de petits vers, et de 80 cents le cent de grands.

“Tartufe”, un chef-d'oeuvre et une pièce à scandale, fut payé deux mille



Une planche que l'on brise sur son genou derrière une porte, cela suffit pour enfoncer cette porte sans la fracture.

ge. Il eut même, une fois, la chance d'avoir deux mille livres pour une tragédie, le triste “Attila”; mais c'était le plus glorieux de son temps, et c'était Molière qui payait.

Ce fut, il est vrai, un cas unique, une générosité sans pareille.

La moyenne était infiniment au-dessous: Racine eut cent cinquante écus

livres, (\$400) chiffre inouï, par le libraire qui l'imprima.

Nous trouvons dans une revue allemande des détails prouvant que, même en des temps plus rapprochés, le sort des auteurs allemands n'était guère plus heureux.

Le poème de la “Messiade”, dont le succès fut considérable, fut payé à Klopstock deux thalers pour la première édi-